Corela

Cognition, représentation, langage

HS-35 | 2022

**Anaphore et pronoms en anglais : convergences,
différences et complémentarité de quelques
approches linguistiques**

Perspective pragmatique sur l'anaphore

Jean Albrespit

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/corela/14040>

DOI : [10.4000/corela.14040](https://doi.org/10.4000/corela.14040)

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Jean Albrespit, « Perspective pragmatique sur l'anaphore », *Corela* [En ligne], HS-35 | 2022, mis en ligne le 03 janvier 2022, consulté le 24 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/corela/14040> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.14040>

Ce document a été généré automatiquement le 24 janvier 2022.

Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Perspective pragmatique sur l'anaphore

Jean Albrespit

Introduction

- 1 Cet article traite de l'anaphore dans le cadre de la pragmatique linguistique en prenant comme support d'analyse la transcription du début d'une conférence de Tony Robbins.
- 2 A la suite des travaux de Morris (1938), Grice (1981), Austin (1962) et Searle (1975), pour ne citer que quelques auteurs qui ont marqué la discipline, la pragmatique, après avoir été un domaine de la philosophie et de la sémiotique, est devenue une branche de la linguistique qui prend en compte les utilisateurs de la langue et les contextes dans lesquels les paroles sont prononcées. « Contexte » est à comprendre comme situation linguistique. Par exemple, dans le texte à la ligne 2, « the shortest seminar I usually do is fifty hours » n'est pas une suite logique de l'amorce « My challenge is » : les auditeurs comprennent néanmoins le message sans difficulté ; l'implicite qu'il faut décrypter fait encore plus ressortir la difficulté supposée de l'exercice. Le terme « contexte » désigne aussi la situation extra-linguistique qui constitue l'ensemble des connaissances partagées (« *common ground* »), ce qui est visible ou su par les participants à l'acte de communication (la mention de la Cour Suprême, l. 81 déclenche l'hilarité car l'auditoire connaît le rapport entre Al Gore et la décision de la Cour Suprême accordant la victoire à George W. Bush en Floride lors de l'élection présidentielle de 2000).
- 3 Le postulat des premiers théoriciens de la pragmatique est que la division syntaxe/sémantique n'est pas satisfaisante : la sémantique ne peut à elle seule rendre compte de la totalité du sens (« *meaning* »). Ils définissent alors la pragmatique en l'opposant à la sémantique :

Pragmatic information is (extralinguistic) information that arises from an actual act of utterance, and is relevant to the hearer's determination of what the speaker is communicating. Whereas semantic information is encoded in what is uttered, pragmatic information is generated by, or at least made relevant by, the act of uttering it. (Bach, 2004: 21)¹

- 4 La pragmatique cherche à se dégager des formes pour se concentrer sur les effets de sens. Le projet des théories pragmatiques est le calcul du sens dans les inférences et les implicatures, les effets des actes de langage (Austin, 1962, Searle 1975), les présuppositions (Stalnaker 1973, 1977), la résolution de l'ambiguïté et du vague, la référence des noms propres, des déictiques et des démonstratifs. La théorie de la pertinence (Sperber & Wilson, 1986, 1995) a constitué un autre axe de la pragmatique. Dans un cadre théorique dit « néo-gricéen » (dans un prolongement des travaux de Grice 1975 sur les maximes conversationnelles et les implicatures), Levinson (1987, 2000) a proposé des solutions pour la résolution des implicatures, de la déixis et (entre autres) de l'anaphore. Brown & Levinson (1987) ont plus spécifiquement abordé le thème de la politesse. Nous définissons une implicature comme une inférence voulue par le locuteur, intentionnelle et destinée à être faite par le co-locuteur également. Une inférence peut être faite par le co-locuteur sans qu'elle ait été prévue par le locuteur. Par exemple, l. 2, lorsque T. Robbins dit « the shortest seminar I do is fifty hours », une inférence pourrait être « cinquante heures, c'est trop long, et c'est pourtant le plus court des séminaires, les deux heures que je vais passer aujourd'hui suffisent » alors que ce n'est pas bien sûr l'implicature désirée.
- 5 Les domaines d'application et les objets d'étude sont la logique naturelle ; l'intelligence artificielle ; l'analyse de discours ; les relations inter-énoncés (dans la conversation) ; les intentions communicatives des locuteurs ; l'aspect social du langage.
- 6 Dans une acception large, la pragmatique et la sémantique sont intégrées pour fournir des principes explicatifs voulus plus puissants qu'utilisés séparément.
- 7 Notre but n'est pas de dresser un tableau complet des théories pragmatiques, mais, dans une première partie, de revenir sur quelques concepts qui seront utiles à l'analyse de l'anaphore dans le corpus considéré. Dans une deuxième partie, nous examinerons l'anaphore en contexte dans une perspective pragmatique.

1. Pragmatique linguistique : quelques définitions

- 8 La pragmatique, s'intéressant au locuteur (et plus particulièrement à ses intentions) et au co-locuteur (à ce qu'il peut comprendre du message, le sens immédiat et les inférences qui peuvent être faites lorsque le sens littéral du message est confronté à la situation – au contexte au sens large) propose ainsi une théorie de la communication :
- 9 “More is involved in what one communicates than what one literally says; more is involved in what one means than the standard, conventional meaning of the words one uses.” (“Pragmatics” in *Stanford Encyclopedia of Philosophy* <https://plato.stanford.edu/entries/pragmatics/>)

1.1. Les actes de langage (Speech Acts)

- 10 La typologie des actes de langage proposée par John Austin (1962) comprend les actes locutoires (le fait de dire quelque chose), illocutoires (la « force » avec laquelle un acte locutoire est accompli : donner un ordre, promettre, exprimer une intention, mettre en garde, etc.) et perlocutoires (les effets du dire sur un interlocuteur) :

Saying something will often, or even normally, produce certain consequential effects upon the feelings, thoughts or actions of the audience, or of the speaker, or of other persons (Austin 1962 : 101)

- 11 On peut dire que le texte sous étude dans son entier, étant un discours destiné à convaincre, a une visée perlocutoire.
- 12 John Searle (1975) affine la catégorie des actes illocutoires en introduisant 5 sous-catégories : les actes représentatifs/assertifs par lesquels un locuteur s'engage sur la vérité de son énoncé (par exemple « I've never lost one in twenty-nine years » (l. 39) ; les directifs par lesquels un locuteur tente d'agir sur un co-locuteur (« Say, "Aye" » l. 73); les commissifs lorsque le locuteur s'engage (« I've got to produce the result now » l. 34), les expressifs, par lesquels le locuteur exprime des sentiments d'estime, de gratitude, des déclarations de sincérité (« Thank you » l. 1 ; « I have to tell you I'm both challenged and excited », l. 1) et enfin les déclaratifs, qui correspondent à des actes performatifs de création, nomination, etc.

1.2. Les maximes conversationnelles

- 13 Les maximes conversationnelles de Paul Grice (1975), reproduites ci-après, découlent des principes de co-opération indispensables à tout échange réussi, et sont soutenues par le principe selon lequel tout énoncé génère des attentes de la part du co-locuteur qui mènent à la détection du sens :
- 14 - maxime de quantité, ayant trait à la quantité d'informations qui doit être nécessaire et suffisante : « Make your contribution as informative as is required (for the current purposes of the exchange) ; do not make your contribution more informative than is required » ;
- 15 - maxime de qualité : « Try to make your contribution one that is true. Do not say what you believe to be false. Do not say that for which you lack adequate evidence » ;
- 16 - maxime de « relation » : c'est-à-dire de pertinence: « Be relevant » ;
- 17 - maxime de manière: « Be perspicuous. Avoid obscurity of expression. Avoid ambiguity. Be brief (avoid unnecessary prolixity). Be orderly ».
- 18 Ces maximes ont été reformulées de plusieurs façons dans un cadre « neo-gricéen ». Horn (1984) réduit à deux les maximes de Grice : le principe de quantité (« Q-principe ») et le principe de pertinence (« R-principe »). Levinson (2000) réintroduit un troisième principe et obtient les principes suivants : Q (« quantity » : le message doit avoir un contenu informationnel suffisant), I (« informativeness » : en dire aussi peu que nécessaire pour la communication, ne pas donner d'informations superflues), and M (« manner » : un message marqué indique une situation marquée, non ordinaire).

1.3. L'implicature

- 19 Ce terme a été inventé par Grice (1975) qui distingue deux sortes d'implicature. D'abord l'implicature conventionnelle qu'il définit ainsi:
- 20 In some cases, the conventional meaning of the words used will determine what is implicated, besides helping to determine what is said. (Grice, 1989:25-26)
- 21 Dans le texte, on en trouve un exemple :

(1) But if you – if you ask people, why didn't you achieve something? Somebody who's working for you, you know, or a partner, or even yourself. (75)

- 22 Le sémantisme de *even* déclenche l'interprétation suivante: « you're not the most likely person to ask that kind of question spontaneously ». Les propriétés lexicales invariantes de *even* forcent l'interprétation, quel que soit le contexte.
- 23 Ensuite l'implicature conversationnelle (non conventionnelle). Elle n'existe que dans un contexte spécifique et ne peut être interprétée en dehors de ce contexte. Par exemple, l. 11, la séquence « people say to me, 'I don't need any motivation' » est suivie du commentaire « And I say, 'Oh, that's interesting, that's not what I do' ». Ce commentaire contient de l'implicite: « that's interesting » signifie quelque chose comme « ce qui est intéressant, ce qui tombe bien est que je ne suis pas là pour vous motiver, je suis sur la même longueur d'onde que vous, je vais vous proposer autre chose ».

1.4. La théorie de la pertinence

- 24 Dans cette théorie, qui est l'un des prolongements des travaux de Grice, Sperber & Wilson (1986) font l'hypothèse d'un principe de pertinence, propre à la cognition humaine et inhérent à tout acte de communication. Ils réduisent les maximes de Grice (ainsi que les maximes proposées par Horn & Levinson) à ce seul principe. Les locuteurs ont une aptitude innée à chercher une pertinence maximale et donc à procéder à des inférences pour comprendre un message :

Utterances raise expectations of relevance not because speakers are expected to obey a Cooperative Principle and maxims or some other communicative convention, but because the search for relevance is a basic feature of human cognition, which communicators may exploit. (Sperber & Wilson, 2004 : 608)

- 25 Pour ces auteurs, il s'agit de reprendre et d'approfondir une des hypothèses fondamentales de Grice, l'expression et la reconnaissance des intentions. Il s'agirait d'un trait propre à la communication humaine, verbale et non verbale. Le contexte joue également un rôle primordial : une information (« input ») ne peut être interprétable qu'en fonction d'un contexte et ne sera pertinente que si elle produit un effet cognitif positif. Par exemple, l. 11, lorsque T. Robbins rapporte des paroles qui sont censées lui avoir été dites : « I don't need any motivation », il en tire la conclusion que les personnes en question pensent qu'il est spécialiste de la motivation, que ses seules compétences sont dans ce domaine. Il en déduit qu'il faut les détromper, surmonter leur défiance et leur expliquer ce qu'il propose à la place. Dans un autre contexte, cette phrase pourrait être une simple description d'un état psychologique. L'auditoire est conduit à faire la même déduction.

1.5. La pragmatique intégrée

- 26 La pragmatique intégrée, une approche revendiquée par Culioli (2002 : 92) ne pose pas de limite franche entre sémantique et pragmatique et, au contraire, réfute l'idée selon laquelle il y aurait trois niveaux distincts, en relation hiérarchique, celui de la morpho-syntaxe, puis celui de la sémantique (celui d'un sens conventionnel associé aux unités lexicales) et enfin celui de la pragmatique. Les théoriciens de l'énonciation considèrent que toute interaction entre des locuteurs construit des relations pragmatiques :

L'activité de production et de reconnaissance d'énoncés se fait toujours entre des sujets pris dans des situations à la fois empiriques et en même temps liées à des représentations imaginaires du statut de chacun des sujets par rapport à l'autre, par rapport à une société, par rapport à du texte, par rapport à une sorte de ce qu'on pourrait appeler « un discours intertextuel ». (Culioli [2002] 2010 : 42)

- 27 Pour Oswald Ducrot (1969) la pragmatique est fondée sur l'énonciation et n'est pas un module séparé. Elle ne peut se concevoir indépendamment des énoncés prononcés dans des situations particulières :

(...) les seules données que lui [le linguiste] fournit l'expérience concernant non pas l'énoncé lui-même, mais les multiples occurrences possibles de cet énoncé dans les diverses situations où on l'utilise. (Ducrot, 1969 : 30)

- 28 Pour cet auteur, il y a le posé, ce que le locuteur affirme, le présupposé, c'est-à-dire le savoir partagé et le sous-entendu, ce qui est laissé à l'interprétation de l'interlocuteur.

- 29 La pragmatique intégrée peut alors être définie comme « une convergence entre le niveau pragmatique et la sémantique de la langue » (Mélis, 2012 : 67). Il ne s'agit pas de nier la contribution de la pragmatique à l'explication des faits linguistiques mais d'intégrer ce qui est du ressort du champ pragmatique (identification des présuppositions, calcul des inférences notamment) à une conception de la langue qui considère comme fondamental le jeu des relations intersubjectives, c'est-à-dire des rapports co-énonciatifs. La construction et la compréhension du sens se fait à travers un système de régulations et d'ajustements. Elle est étudiée en partant des formes appréhendées comme des traces d'opérations énonciatives et les effets que produit un énoncé est partie intégrante de la construction du sens. Culioli ([2002] 2010), commentant le sens du mot « énonciatif », lui reconnaît une dimension pragmatique, mais, précise-t-il :

ce n'est pas, comme on l'a dit, de la pragmatique restreinte à une certaine forme d'échange entre des sujets rationnels parfaitement au clair sur leur vocabulaire et leurs intentions de signifier. Donc, si on veut dire que lorsque c'est du « prosodico-syntaxico-sémantico-pragmatique », c'est de l'énonciatif, pourquoi pas ? (Culioli, [2002] 2010 :164)

- 30 Culioli, tout en reconnaissant l'utilité du terme qui permet de nommer un ensemble de phénomènes à la frontière entre le linguistique et l'extralinguistique, tels les inférences, les présuppositions, les allusions, les conséquences d'un échange verbal, remet en question une formalisation qu'il juge trop simplificatrice car elle consiste à :

ramen[er] l'activité de langage à une activité claire entre des gens qui veulent coopérer pour aboutir à un résultat que le premier voulait avoir en tête et que le second cherchait à dégager. (Culioli, 1985 : 7)

- 31 Quelle que soit la conception de la pragmatique que l'on a – module séparé de la syntaxe et de la sémantique, doté d'objets d'étude particuliers et de sa propre méthodologie ou partie intégrante de l'étude des rapports intersubjectifs – celle-ci s'impose au-moins comme un paramètre incontournable dans l'étude de tout phénomène linguistique – l'anaphore en l'occurrence.

2. L'anaphore dans un cadre pragmatique

- 32 Dans le texte étudié, le conférencier parle à la première personne, s'adresse au public qui constitue son interlocuteur. Il doit convaincre, provoquer des réactions pour le garder attentif. Le message qu'il veut faire passer doit être aussi explicite que possible,

mais également établir une connivence avec son public en faisant référence à un « *common ground* », en laissant de l'implicite, c'est-à-dire en laissant les auditeurs faire un travail cognitif de compréhension qui les place dans la même sphère de connaissances que le conférencier. Son discours doit aussi être cohérent et structuré pour pouvoir être suivi – on peut s'attendre à un recours à des déictiques et à des anaphores en nombre relativement élevé. L'anaphore ne peut être traitée qu'au niveau du texte, en prenant en compte des facteurs de cohésion du discours, de sémantique et de pragmatique, de stylistique, en particulier des répétitions : *anything* l. 18, *obsession* l. 32, *difference* l. 33 pour ne donner que quelques exemples.

- 33 Pour le co-locuteur – le public – nous partons de l'hypothèse qu'il y a recherche de cohérence et que l'interprétation du message ne se fait que parce qu'il y a attente du respect des normes d'une communication réussie.
- 34 Nous prendrons une définition simple de l'anaphore : il y a anaphore lorsqu'un élément linguistique ne trouve sa référence qu'en étant relié à un autre élément linguistique (nous reprenons plus ou moins la définition de Levinson (1987:379)). Nous allons examiner des occurrences prises dans le texte de référence et utiliser des outils et concepts de théories pragmatiques, en portant notre attention sur les quatre lignes de forces de la pragmatique déjà évoquées : le sens en contexte, les intentions communicatives, les implicatures, la pertinence. Nous allons traiter de l'anaphore « en » pragmatique, pas seulement d'anaphore pragmatique. Nous ne concevons pas la pragmatique comme équivalente à l'extra-linguistique. Comme le fait Jackendoff (1983), le terme d'anaphore pragmatique peut être compris comme reprenant un référent extérieur à la langue, présent dans une situation réelle (par exemple le déictique *this* dans « *this room* » l. 69). Bien que les anaphoriques et les déictiques aient certaines formes communes, et même si l'on considère qu'un objet du monde réel peut être repris et encodé comme un objet linguistique interne au langage, il nous semble préférable de ne pas poser une équivalence aussi totale entre déictiques et anaphoriques.

2.1. La co-référence

- 35 Huang (2004 : 302) donne la définition suivante du schéma général d'une anaphore, schéma qu'il élaboré avec Levinson (1987, 1991) :
- Reduced, semantically general anaphoric expressions tend to favor locally coreferential interpretations; full, semantically specific anaphoric expressions tend to favor locally non-coreferential interpretations.
- 36 Un terme anaphorique comme un pronom de 3ème personne (*they*) a, en vertu de la généralisation ci-dessus, un antécédent dans le co-texte immédiat, à un niveau local. C'est ce que l'on peut vérifier avec l'occurrence suivante :
- (2) What's the reason **people** say **they** failed to achieve? (77-78)
- 37 L'anaphore en *they* trouve son antécédent dans le texte immédiatement à gauche, un phénomène que Levinson (1987 :403) appelle « preferred co-reference ». En vertu de la maxime de manière (éviter l'ambiguïté), le pronom anaphorique est considéré comme lié au terme le plus proche. Essayer de relier *they* à un autre nom dans le texte, différent de *people*, demanderait un effort cognitif qui rendrait très difficile la compréhension immédiate.

- 38 Examinons maintenant des cas d'ellipse. Dans l'énoncé (3) le constituant manquant indique une anaphore :

(3) It doesn't mean I **won't** some day, but I haven't done it (40)

- 39 La co-référence est à chercher dans le contexte avant, comme pour le pronom *they* ci-dessus. Il n'y a cependant aucune ambiguïté possible : le choix du groupe verbal ne peut être contrôlé pragmatiquement, ne dépend pas de la connaissance du contexte. Il reste cependant un choix à effectuer, choix qui s'appuie sur la mémoire du texte. En effet, ce n'est pas tout le groupe verbal « have never lost one in twenty-nine years » qui est éliminé dans la forme « I won't », mais une partie seulement avec le verbe à sa forme de base (« lose one »). On voit que même dans ce cas, il n'y a pas d'automatisme, la référence doit être extraite et transformée pour être compréhensible. Dans la suite de la phrase en revanche :

(4) It doesn't mean I won't some day, but I haven't **done it** (40)

- 40 il n'est guère possible d'effacer *it*:

(4a) ??It doesn't mean I won't some day, but I haven't **done** ∅

- 41 On peut penser qu'il est plus coûteux cognitivement de récupérer l'antécédent d'une ellipse que celui d'un pronom, en conséquence l'antécédent ne doit pas être trop éloigné de la forme comportant l'ellipse, comme c'est le cas aussi avec un autre exemple du texte :

(5) if you look at somebody like those people that you've given everything to?
(56-57)

- 42 Dans cet exemple, la phrase est organisée autour de la thématization de *those people* et la syntaxe comporte une contrainte forte, le blocage de la répétition de *those people* :

(5a) *those people that you've given everything to those people

- 43 Une répétition provoquerait une surcharge qui empêcherait le co-locuteur de pouvoir isoler le terme saillant sur lequel porte la thématization.

- 44 Lorsqu'une forme linguistique est sous-spécifiée linguistiquement, le co-locuteur va chercher un antécédent potentiel ou interpréter cette forme de manière disjointe:

(6) I get the phone call when the athlete is burning down on national television, and **they** were ahead by five strokes and now they can't get back on the course. (35-37)

- 45 Le principe I selon Levinson (pas plus d'information que nécessaire) génère une implicature de co-référence qui amène le co-locuteur à rechercher un antécédent potentiel. Or il n'y a pas d'autre antécédent potentiel que *athlete*, un nom singulier et en conséquence ne pouvant être antécédent de *they*. Or *athlete* est le seul élément saillant ayant des propriétés sémantiques compatibles avec la suite de la phrase. L'expression *the athlete* semble faire référence à un athlète particulier mais en réalité signifie n'importe quel athlète – T. Robbins affirme qu'il existe pour rendre sa démonstration plus vivante et crédible – mais reste quelconque. La reprise en *they* permet de conserver des traits génériques et de neutraliser le genre. La disjonction entre N-sing et pronom pluriel est rendue possible par la capacité du co-locuteur à reconstruire une cohérence sans que toutes les étapes logiques de la présentation de l'information soient respectées.

2.2. « Common ground » et présupposition dans des expressions définies

- 46 Dans le cas de syntagmes de type *the* + *N* comme en (7) ci-dessous, la résolution de l'anaphore pose problème :

(7) I get **the phone call** when the athlete is burning down on national television
(35)

- 47 Le déterminant *the* est employé alors que *phone call* n'a pas fait l'objet d'une première mention. Hors contexte, cette phrase est difficile à interpréter : qui téléphone ? Pourquoi le locuteur n'a-t-il pas eu recours à un indéfini, attendu lors de la première mention d'un élément rhématique : *I get a phone call* ? Quelle implicature est déclenchée par cet emploi du défini ?

- 48 Soit l'auditoire est déjà au courant de l'activité de T. Robbins, soit il devra faire une inférence : *the phone call* fait référence à une classe de situations, plutôt qu'à une situation particulière, reconnaissables par le public. L'inférence est du type « quand on est un athlète de haut niveau, que l'on a un grave problème, on téléphone à Tony Robbins » ; la construction suivante, avec *the athlete is burning down*, tout en donnant l'impression de désignation d'un individu particulier désigne en réalité un individu quelconque, membre de la classe. Le locuteur s'appuie sur les connaissances partagées avec le public, sur les présuppositions – donc fait appel aux connaissances pragmatiques de ce public. L'hypothèse de T. Robbins est que les auditeurs savent quelles sont ses activités professionnelles. Il peut alors déclencher un « pontage » (« bridging » : Clark 1975) par inférence. L'implicature peut être la suivante : « en employant *the* + *N*, je vous signale que vous savez de quoi je parle, que l'élément introduit n'est pas nouveau ». Cette implicature peut générer des inférences diverses de la part des co-locuteurs, mais dans les intentions du locuteur, elle est certainement simple et univoque car les autres inférences éventuelles ne sont pas prévisibles et rendraient le message trop difficile à interpréter. Il n'y a donc pas violation de la maxime de quantité (le locuteur ne fournit pas suffisamment d'informations afin d'assurer la bonne compréhension de son énoncé) ni de qualité (le locuteur ne dévoile pas toutes les informations dont il dispose) puisque l'intention du locuteur n'est pas de tromper son public (sauf si l'on considère que les effets rhétoriques et stylistiques sont de la manipulation). On peut noter un élément contextuel, une phrase préparatoire, aidant à l'explicitation de l'emploi du défini : l. 34 « That's what I got hired to do », mais cependant pas suffisante pour en assurer la compréhension car il n'est pas fait mention de « phone call ». T. Robbins semble donc sauter une étape qui consisterait d'abord à présenter un élément nouveau avant de pouvoir le reprendre par un déterminant défini et il semble donc mettre la communication en péril. Ne pas expliquer au préalable qu'il reçoit des appels téléphoniques parce qu'il est consultant et donc prétendre que le public est au courant crée une connivence, atténue la distance entre celui-ci et le conférencier. L'information est donc traitée comme si elle était connue, qu'il s'agissait d'un rappel, ce qui ne serait pas le cas avec un article indéfini :

(7a) I get **a** phone call when **an** athlete is burning down on national television

- 49 Cet énoncé est purement factuel, sans forme marquée (puisqu'il s'agit de la façon attendue de présenter une information nouvelle) et ne déclenche pas d'implicature (pour qu'il y ait implicature, conventionnelle ou conversationnelle, il faut qu'il y ait de l'implicite).

- 50 Le déterminant *the* a une signification qui ne varie pas selon les contextes (désignation d'un ou plusieurs élément(s) déjà mentionné(s) ou défini(s) par le co-texte), les effets de sens particulier sont donnés par des implicatures conversationnelles particulières dépendantes du contexte. L'interprétation pragmatique est indissociable de la forme du texte (pris au sens large, ici il s'agit d'un discours oral).
- 51 Nous avons déjà noté la présence de la phrase préparatoire l. 34 (« That's what I got hired to do »). Ce qui rend plus acceptable le saut cognitif demandé est certainement aussi l'effet de série, l'effet rhétorique avec la répétition de « I get the phone call » l.37, appuyé sur la prosodie (voix légèrement montante, ralentissement du débit) et une attitude (regard vers le haut) montrant que l'orateur se replonge dans des souvenirs, qu'il partage avec son public.
- 52 Deux autres déterminants, *this* et *that* ont aussi un rôle anaphorique. Dans une reprise terme à terme :
- (8) So, I've had an **obsession** basically for 30 years. And **that obsession** is about what makes the difference in the quality of people's lives (32)
- 53 *that* signale explicitement le renvoi à un élément antérieur, soit textuel comme c'est le cas dans l'extrait ci-dessus, soit extra-linguistique, mais tout de même matérialisé dans le texte par la mention de « debate » en (9) qui renvoie à un événement et à un moment du passé :
- (9) when we watched the debate at **that time**, there were emotions that blocked people's ability to get this man's intellect and capacity, and the way that it came across to some people **that day** (98-100)
- 54 L'utilisation de *that* dans ce cas est à la fois anaphorique (reprise lâche d'un terme présenté dans le co-texte gauche) et déictique (anaphore pragmatique) car faisant référence à un moment défini comme le présent de l'énonciation.
- 55 Dans le texte, la plupart des reprises en *this* ou *that* sont des reprises partielles, lâches, d'un antécédent :
- (10) They're only going to get magnified by the very technology that's connecting us, because it's making us **intersect**. And **that intersection** doesn't always create a view of "everybody now understands everybody (29-31)
- (11) You gave them **love**, you gave them joy, you were there to comfort them. And those people very often — and you know some of them, I'm sure — end up the rest of their life with all **this love**, education, money and background, spending all their life going in and out of rehab. (58 -61)
- (12) I agree with what was described a few days ago, that — **this** idea that people work in their self-interest. (19-20)
- 56 En (10), la reprise ne se fait pas exactement terme à terme et représente une reformulation du verbe *intersect* sous une forme nominale. Le verbe se trouve immédiatement à gauche du terme repris, on peut supposer que la mémoire du texte n'est que faiblement sollicitée. En (11), seul le terme *love* a fait l'objet d'une première mention. Le locuteur peut à la fois reprendre un terme et en introduire de nouveaux, sans que cela pose un problème de compréhension. L'implicite est que des termes comme *love*, *joy*, *comfort* créent un réseau sémantique dans lequel il est possible d'insérer *education*, *money*, *background*. Il n'y a pas de hiatus qui empêcheraient les co-locuteurs de trouver une pertinence dans l'énonciation de cette liste. En (12), la situation est plus complexe : *this* reprend ce qui a été dit avant « what was described a few days ago » sous la forme résumée et imprécise « idea », puis il y a un enrichissement sémantique à l'aide de la complétive « people work in their self-

interest ». Selon le principe de pertinence, cet enrichissement est indispensable : *this idea* sans complément ne fait pas sens. Comme le locuteur est dans la démonstration, *this* joue aussi son rôle de déictique, de marqueur pragmatique renvoyant à un élément « montré » et donc partagé avec son public.

- 57 Nous allons maintenant voir de quelle façon la reprise d'un antécédent vague se fait lorsqu'un pronom est utilisé, donc lorsqu'il n'y a pas d'enrichissement sémantique apporté par l'anaphore.

2.3. Antécédent vague ou ambigu

- 58 Dans certains énoncés comme le suivant:

(13) how did you learn language? You didn't learn **it** by just learning principles (6-7)

- 59 l'antécédent du pronom est non problématique : un seul terme est repris (« language »), le verbe est répété et il ne peut y avoir d'ambiguïté. On peut dire que *it* fonctionne comme une variable liée, dont l'antécédent est récupérable quel que soit le contexte. En revanche, il n'en va pas de même pour les énoncés suivants :

(14) I do weekends — and what I do (I do **it** more than that obviously) (5)

(15) how did you learn language? You didn't learn **it** by just learning principles, you got in **it** and you did **it** so often that **it** became real (6-7)

(16) And a lot of times, that's what people think I do, and **it's** the furthest thing from **it**. (9-10)

(17) when emotion comes into **it**, the wiring changes in the way **it** functions (21)

(18) So, the question we've got to ask ourselves really is, what is **it**? What is it that shapes us? (64)

(19) So, emotion is **it**. (104)

(20) But when **it** comes to fulfillment — **that's** an art. (53)

- 60 En (14), l'antécédent de *it*, dans la périphrase anaphorique *do it*, n'est pas automatiquement récupérable dans le co-texte : il peut s'agir de la reprise de « do weekends », mais peut-être aussi d'une reprise plus large : « do seminars » ou même de façon cataphorique « coach people ». En (15) les deux premières occurrences de *it* (« You didn't learn *it* » et « you got in *it* ») ont pour antécédent « language ». L'antécédent du premier *it* est facilement récupérable. Identifier le second demande certainement un effort cognitif plus grand car l'expression « get in a language » n'est pas une collocation habituelle. L'antécédent du troisième *it* dans l'expression « did *it* » est « get *it* », ce qui représente la reprise d'une reprise. La quatrième occurrence (« *it* became real ») est très vague (« Learn a language ? Speak a language ? The language became real ? »). Le locuteur part du présupposé, en posant sa question, que la réponse est évidente et donc doit être connue du co-locuteur. La réponse qu'il apporte à sa propre question peut être vague : on peut supposer que le public fera des inférences sur le sens de la phrase à partir de l'élément saillant dans le co-texte gauche : « I'm into immersion ». La possibilité d'avoir plusieurs occurrences du même anaphorique pour renvoyer à des antécédents différents se vérifie à nouveau en (16) où le premier *it* renvoie à « what I do » et le deuxième à « motivate » ou peut-être « what people think I do ». Un co-locuteur est donc capable de comprendre que deux éléments identiques dans la même proposition ont pour antécédent deux éléments différents dont l'un n'est pas automatiquement récupérable. En (17) *it* n'a aucun antécédent identifiable sinon la situation. La collocation très courante « comes into *it* » assure certainement une

compréhension facile : un co-locuteur sait qu'il n'est pas la peine de chercher un antécédent dans cette configuration.

- 61 En (18) et (19), *it* n'a pas de référence identifiable. L'emploi de *it* en (18) est cataphorique. La suite du texte n'apporte pas de réponse immédiate, pas de référent facilement accessible. Le principe de pertinence est mis à mal, mais le pacte de coopération (c'est-à-dire la volonté du locuteur et du co-locuteur d'assurer un acte de communication réussi) n'est pas rompu : le choix de ne pas être explicite est stratégique : il s'agit d'attiser la curiosité du public en employant un marqueur ne renvoyant ni à un élément du texte ni à un élément de la situation extra-linguistique. Une explicitation arrive juste après : « What is it that shapes us? » pour assurer une nécessaire cohérence aux propos. En (19), « So, emotion is it », *it* ne renvoie pas non plus à un élément précis. Le co-locuteur est libre de faire des inférences : *it* peut renvoyer à la situation (avec une valeur pragmatique d'ostension que l'on pourrait paraphraser par « c'est ça, c'est ce que je vous montre ») ou tout autre déduction cohérente avec le sens du discours : « emotion is the point in case », « emotion is the answer ». L'absence de contenu sémantique de *it* autorise plusieurs interprétations, mais en réalité, ces interprétations sont encadrées par le principe de pertinence : dans le flou de l'expression, le co-locuteur cherche la pertinence et reconstruit le sens qui lui semble le mieux convenir.
- 62 En (20), *it* renvoie à nouveau à la situation : « when it comes to fulfillment » est un énoncé vague. Il n'est possible de définir l'antécédent de *it* que par des périphrases comme par exemple « when you happen to try to reach a state of fulfillment/when you are seeking fulfillment ». Il y a donc du non-dit et de l'implicite dans l'emploi de *it*. Il n'y a pas d'élément saillant dans le discours qui puisse ancrer la référence. Le co-locuteur doit donc se contenter d'un référent vague.
- 63 Dans la deuxième partie de la phrase de (20), (« that's an art »), un autre terme anaphorique, *that*, est employé. *That* reprend tout le segment « when it comes to fulfillment ». Nous pouvons comparer avec la l. 9 « you don't need that » où *that* reprend le segment « I'm not here to motivate you » et les ll. 9-10 :
- (21) And a lot of times, **that's** what people think I do, and **it's** the furthest thing from it. (9-10)
- 64 En (21), *that* et *it* reprennent le groupe verbal « motivate you ». Les reprises de (20) et (21) sont en miroir, ce qui peut donner à penser que les anaphoriques sont interchangeables. En réalité en (20), *it* renvoie à la situation comme nous l'avons vu, dans une expression fortement contrainte, alors que *that* reprend un antécédent complexe situé immédiatement avant : non seulement « fulfillment » mais tout un contenu propositionnel qui peut être paraphrasé par « achieving / finding fulfillment ». Comme avec *it*, le locuteur peut employer assez librement le pronom de reprise sans qu'un antécédent précis soit accessible. Aux lignes 65-66, l'expression anaphorique *do that* reprend de façon très lâche le contenu de la phrase précédente « we live in a therapy culture », mais une interprétation est nécessaire : « don't do that » ne nie pas la phrase « live in a therapy culture », mais nie l'adhésion à cette culture.
- (22) And we live in a therapy culture. Most of us don't **do that**, but the culture's a therapy culture. (65-66)
- 65 Le texte présente un nombre élevé d'occurrences de *that* pronom (13 occurrences), ce qui est peut-être dû à la valeur déictique sous-jacente de ce marqueur, même dans un emploi intra-textuel, du fait de la forme du texte : un discours prononcé sur une scène

par un conférencier qui cherche à montrer et à convaincre. La relation avec le public s'établit en partie grâce aux déictiques-anaphoriques, *that* et *this*. Le texte comprend un emploi pronominal de *this* :

(23) If you don't have the money, but you're creative and determined enough, you find the way. So **this** is the ultimate resource, but **this** is not the story that people tell us. (107-108)

- 66 *This* dans l'énoncé ci-dessus permet de faire référence à un élément situé dans le co-texte avant, là encore de façon lâche (« being creative and determined »). A la différence de *it*, avec *this* le locuteur « force » le co-locuteur à accepter son point de vue, pointe vers un élément saillant, pertinent.
- 67 La conclusion de cette partie est que la situation d'énonciation doit être prise en compte, au sens où l'on peut penser que les auditeurs n'ont pas besoin de comprendre chaque partie du message pour comprendre le tout. L'anaphorique *it* donne la possibilité de reprendre des antécédents de façon très lâche, en laissant un flou qui autorise plusieurs interprétations. Par rapport à un message logiquement construit, on pourrait considérer qu'il y a violation de la maxime de manière (le discours peut être jugé obscur, avec des ambiguïtés). Dans un discours oral qui a des apparences de spontanéité, une certaine latitude dans la désignation est laissée par la possibilité d'employer des marqueurs d'approximations ou renvoyant à des éléments peu précis dans le co-texte. Le revers de cette possibilité de rester vague est que la mémoire du texte peut varier chez les auditeurs et que le message peut être compris de façons différentes. S'il s'agit de bavardages entre deux personnes attendant un bus, cela n'a guère d'importance, mais s'il s'agit d'un discours qui engage, un discours politique par exemple, il y a violation de la maxime de qualité et le pacte de co-opération est rompu.

Conclusion

- 68 Le traitement de l'anaphore dans le texte proposé a été l'occasion de tester des concepts de la pragmatique linguistique, avec pour but de proposer des explications sur les phénomènes de reprise, particulièrement lorsque la reprise ne se fait pas terme à terme.
- 69 La pragmatique linguistique s'occupe du sens en contexte, des intentions communicatives, de l'interprétation du sens, des inférences et implicatures que le co-locuteur peut faire à partir des énoncés produits par un locuteur, avec les ambiguïtés, le flou qui peuvent être présents. La pragmatique apparaît comme une réflexion sur un certain nombre de phénomènes qui échappent au sens conventionnel, qui se situent au-delà de l'assemblage des mots pour signifier autre chose que la somme du sens des lexèmes. Une analyse pragmatique complète ne peut se faire qu'en intégrant des éléments de sémantique, de syntaxe, et lorsque c'est possible, d'autres dimensions de la communication : prosodie, éléments paralinguistiques, gestes, mimiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Allan, K. & Jaszczolt, K.M. (eds.) (2012). *The Cambridge Handbook of Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Allwood, J. (1978). A Birds Eye View of Pragmatics. In Gregersen (Ed.) *Papers from the Fourth Scandinavian Conference of Linguistics*, Odense University Press, 1978, 145-159.
- Ariel, M. (2010) *Defining Pragmatics*. Research surveys in Linguistics. Cambridge: Cambridge University Press.
- Armengaud, F. (2007) *La pragmatique*. Coll. « Que sais-je ? », n° 2230. Paris : Presses Universitaires de France.
- Austin, J.L. (1962). *How to do Things with Words*. Oxford: Clarendon Press.
- Bach, K. (2004). Pragmatics and the philosophy of language. In Horn, L.R. & Ward, G. (eds.), 463–87.
- Bara, B.G. (2010). *Cognitive Pragmatics: The Mental Processes of Communication*. Translated by John Douthwaite. Cambridge, MA: MIT Press.
- Blanchet, P. (1995). *La Pragmatique*. Coll. « Référence ». Paris : Bertrand Lacoste.
- Carlson, G. (2006). Anaphora. In Nadel, L. (ed.-in-chief) *Encyclopedia of Cognitive Science*. 1st pub. 2002. Wiley Online Library.
- URL: <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1002/0470018860.s00212>
- Clark, H.H. (1975) Bridging. In *TINLAP 75. Proceedings of the 1975 workshop on Theoretical Issues in Natural Language Processing, Cambridge, Massachusetts*, 169-174. Stroudsburg, PA: Association for Computational Linguistics.
- URL: <https://dl.acm.org/citation.cfm?id=980237>
- Culioli, A. (1985) *Notes du séminaire de D.E.A. 1983-1984, Poitiers*. Edité par le Département de recherches linguistiques (D.R.L.). Paris : Université de Paris 7.
- Culioli, A. (2010). *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*. Edition numérisée « Arc-en-Ciel », Louise Sarica (dir.). 1e pub. 2002. Paris : Klincksieck.
- Deirdre, W. & Sperber, D. (2004). *Relevance Theory*. In Horn, L.R. & Ward, G. (eds.), 607-632.
- Depraetere, Ilse & Raphael Salkie (eds). *Semantics and Pragmatics: Drawing a Line*. Cham: Springer, 2017
- Ducrot, Oswald. Présupposés et sous-entendus. *Langue française*, n°4, *La sémantique*, 1969, 30-43.
- Gardelle, Laure. “Anaphora”, “Anaphor” and “Antecedent” in Nominal Anaphora: definitions and theoretical implications. *Cercles* n°22, 2012, 25–40.
- Grice, Herbert Paul. Meaning. *The Philosophical Review*, 66.3, 1957, 377–388.
- Grice, H.P. (1975). Logic and conversation. In Cole, P. & Morgan, J. (eds.) *Studies in Syntax and Semantics. Vol. III: Speech Acts*, 183-98. New York: Academic Press.
- Grice, Herbert Paul. Further notes on logic and conversation. In P. Cole (ed.), *Syntax and Semantics 9: Pragmatics*, New York: Academic Press, 1978, 147–170. Reprinted in Grice, *Studies in the Way of*

- Words, Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1989, 41–57. http://aardvark.ucsd.edu/language/grice_further_notes.pdf
- Grice, H.P. (1981). Presupposition and conversational implicature. In Cole, P. (ed.) *Radical Pragmatics*, 183–198. New York: Academic Press.
- Horn, L.R. & Ward, G. (eds.) (2004). *The Handbook of Pragmatics*. Oxford: Blackwell.
- Huang, Y. (2004). *Anaphora and the pragmatics-syntax interface*. In Horn, L.R. & Ward, G. (eds.), 288–314.
- Jackendoff, R. (1983). *Semantics and Cognition*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Korta, K. & Perry, J. (2015). Pragmatics. In Zalta, E.N. (ed.) *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Winter 2015 Edition.
- URL: <https://plato.stanford.edu/archives/win2015/entries/pragmatics>.
- Levinson, S.C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Levinson, S.C. (1987) Pragmatics and the grammar of anaphora: A partial pragmatic reduction of binding and control phenomena. *Journal of Linguistics* 23.2, 379–434.
- Levinson, S.C. (1991). Pragmatic reduction of the binding conditions revisited. *Journal of Linguistics* 27, 107–162.
- Levinson, S.C. (2000). *Presumptive Meanings: The Theory of Generalized Conversational Implicature*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Marmaridou, S.S.A. (2000). *Pragmatic Meaning and Cognition*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Mélis, G. (2012). Les enjeux de la notion d'ajustement : pour une pragmatique intégrée radicale. In Filippi-Deswelle, C. (dir.) *L'ajustement dans la TOE d'Antoine Culioli*, Collection linguistique Épilogs n°3, 63–80. Rouen : Publications Électroniques de l'ERLAC
- URL : <http://eriac.univ-rouen.fr/category/publications/publications-electroniques/epilogs/l-ajustement-dans-la-toe-d-antoine-culioli/>
- Moeschler, J. & Reboul, A. (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris : Seuil.
- Moeschler, J. (2018). Deixis et anaphore dans la pragmatique contemporaine. In Saussure, L. de (dir.) *Deixis et anaphore*. Coll. « Sciences cognitives », série « Les concepts fondateurs de la philosophie du langage », vol. 3, 137–160. Londres : ISTE Editions.
- Morris, C.W. (1938). *Foundations of the Theory of Signs*. In Neurath, O., Carnap, R. & Morris, C.W. (eds.) *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. 1, n°2, 77–138. Chicago, Illinois: The University of Chicago Press.
- Searle, J. (1979[1975]). A taxonomy of illocutionary acts. Reprinted in *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, 1–29. Cambridge: Cambridge University Press.
- Simonin, O. (2018). Sens implicite, implicatures et principes d'inférence. *CORELA* HS-25. URL : <http://journals.openedition.org/corela/6511>
- Sperber, D. & Wilson, D. (1986) *Relevance: Communication and Cognition*. Oxford: Blackwell.
- Stalnaker, R.C. (1973) Presuppositions. *Journal of Philosophical Logic* 2.4, 447–457.
- Stalnaker, R.C. (1977). Pragmatic presuppositions. In Rogers, A., Wall, R.E. & Murphy, J.P. (eds.) *Proceedings of the Texas Conference on Performatives, Presuppositions, and Implicatures*, 135–147. Arlington, VA: Center for Applied Linguistics.

- Thomas, J. (1995). *Meaning in Interaction: An Introduction to Pragmatics*. London: Longman.
- Wilson, Deirdre & Sperber, D. (2012). *Meaning and relevance*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Yule, G. (1996). *Pragmatics*. Oxford: Oxford University Press.

NOTES

1. Korta & Perry (2015) recensent les auteurs qui font une distinction nette entre pragmatique et sémantique, parmi lesquels : Charles Morris, en 1938, Rudolph Carnap, en 1942, Robert Stalnaker en 1970, Jerrold Katz en 1977.

RÉSUMÉS

La pragmatique linguistique a pour objet le calcul du sens dans les inférences et les implicatures, l'étude des effets des actes de langage, des présuppositions. Un des domaines qui a retenu l'attention des chercheurs en pragmatique est celui de l'anaphore et de la déixis. Le corpus examiné fournit des occurrences intéressantes d'anaphore pour un traitement pragmatique : le conférencier doit convaincre et garder son public attentif. Il cherche à établir une connivence avec son public en faisant référence à un « *common ground* », tout en rendant son discours cohérent et structuré. Nous partons de l'hypothèse que l'anaphore ne peut être traitée qu'au niveau du texte, en prenant en compte des facteurs de cohésion du discours, de sémantique et de pragmatique, de stylistique.

The aim of linguistic pragmatics is the study of how meaning is computed in inferences and implicatures and what effects speech acts and presuppositions may have. One of the topics which received particular attention from researchers in pragmatics is anaphora and deixis. The corpus under consideration shows interesting occurrences of anaphora for a pragmatic analysis: the speaker must convince his audience and keep their attention. He tries to relate to them by referring to a "common ground" while at the same time delivering a coherent and structured speech. The starting point of this paper is the hypothesis that anaphora can only be analysed at text level and must incorporate such features as discourse cohesion, semantics, pragmatics and stylistics.

INDEX

Mots-clés : anaphore, anaphore pragmatique, pertinence, actes de langage, maximes conversationnelles, implicatures, inférences, connaissances partagées, déictiques

Keywords : anaphora, pragmatic anaphora, relevance, speech acts, conversational maxims, implicatures, inferences, common ground, deictics

AUTEUR

JEAN ALBRESPIT

Université Bordeaux Montaigne - CLIMAS EA 4196